

Le voisin

Voilà que ça recommence ! un son irritant, saccadé mais sans rythme : des coups, des frottements, des raclements... Que peut-il fabriquer là-dedans ?

Je le revois faire son entrée dans les lieux, descendant du gros camion qui transportait ses affaires, la démarche hésitante, une canne à la main, un béret basque sur le crâne, de grosses lunettes foncées sur le nez. À peine eut-il mis pied à terre qu'il apostrophait les déménageurs : « Attention, la caisse, là : fragile », « Doucement... doucement... » Le bonhomme semblait du genre chicaneur ; à croire que son ménage était en porcelaine de Chine. Dès que le dernier carton fut déposé, il referma la porte. Depuis, rien. Je n'ai vu personne entrer ni sortir de la maison. Jamais.

Les seuls travaux entrepris peu après son arrivée furent le renforcement de la porte et l'occultation de l'ensemble des vitres, passées au noir de fumée. Je n'entrevis même pas mon nouveau voisin lors de ces occasions : les corps de métier s'annonçaient d'un coup de sonnette, la porte s'ouvrait et ils se mettaient immédiatement à l'œuvre. Certainement, des instructions leur avaient été remises auparavant.

Une fois par semaine, la camionnette de la supérette livre des provisions, celle de la blanchisserie vient tous les quinze jours. Rien d'autre. Ce doit être un original qui entend se protéger

contre toute intrusion. En tout cas un asocial qui fuit les contacts. Ce qui m'irrite au plus haut point : moi-même j'en suis un.

J'ai crainé pendant un temps que, profitant d'un moment d'inattention de ma part — je ne peux rester en permanence à la fenêtre de mon logement à guetter des signes de vie dans la maison voisine —, l'individu ait déménagé à la cloche de bois. Mais il y a ce vacarme du matin au soir, parfois la nuit. D'où ma question : que peut-il fabriquer là-dedans ?

Parfois, le boucan s'interrompt — jamais longtemps — et on entend alors des sons glissés crispants, comme quelqu'un qui traîne des pieds sur un carrelage (le sol est en effet couvert de carrelage au rez-de-chaussée, comme je l'ai constaté lors d'une de mes rares visites à l'ancien locataire). Et c'est reparti... matin, midi et soir, cela cogne, frotte et racle. Parfois la nuit, je l'ai dit.

Pour pallier mes absences inévitables et mon temps de sommeil, j'ai fini par installer discrètement une caméra pour surveiller toute allée ou venue. Je viens de visionner les trois derniers enregistrements ; ils sont identiques aux cent cinquante-trois précédents : pas le moindre mouvement aux abords de nos maisons mitoyennes.

J'en perds le boire et le manger, mon roman est au point mort depuis son arrivée, je ne me lave plus, je mange des boîtes de conserve que je me fais livrer pour ne pas avoir à sortir. Peut-être lui aussi m'observe-t-il, guette-t-il l'instant où je quitterai mon logis pour risquer une sortie ?... Mais il en sera pour ses frais ; j'ai dans mes placards de quoi tenir des mois. Je ne bougerai pas.

Rangé, le roman — il était mauvais d'ailleurs —, j'ai un nouveau projet : décrire ce qui ne se passe pas à côté de chez moi. J'ai mis une feuille blanche dans ma machine à écrire ; première étape.

Les bruits ont changé. Ce soir, ce sont plutôt des coups de marteau — oui, il me semble qu'on cloue des planches —, des bruits d'outillage électrique — une scie sauteuse, j'en jurerais —, des froissements de papier ou de carton léger, le chuintement d'une bobine de ficelle qu'on déroule. Non, plutôt du scotch. Il emballe ou empaquette solidement quelque chose. Mais quoi ?

Ce matin, je me suis levé à contrecœur. Le jour à venir m'apparaissait long et sans attrait. Guetter sans cesse ce qui ne se passe pas se révèle épuisant, et je n'ai écrit que cinq ou six lignes. J'ai pris mon petit-déjeuner à même l'appui de la fenêtre pour ne pas me laisser distraire de ma tâche.

Voilà qu'un camion se présente, un très gros camion avec une grue articulée sur la plate-forme arrière. Il s'arrête devant chez lui. Je vais peut-être en savoir plus... Je descends quatre à quatre me poster sur le trottoir d'en face, l'air de rien. Sans même que le chauffeur se soit annoncé, le voisin sort de sa maison ; il l'attendait. Il rentre chez lui et, quelques minutes plus tard, la porte cochère latérale s'ouvre de l'intérieur. Au milieu d'un capharnaüm d'outils et de divers matériaux, sur une palette, trône un objet volumineux. Il est soigneusement emballé comme je l'avais supposé : impossible d'en deviner la nature. Le conducteur et son aide glissent un cric à roulettes sous l'objet et le poussent

jusque sur le trottoir— il semble très lourd — sous les injonctions du voisin : « Attention, bon sang, ce n'est pas de la saucisse... » « Lààà... doucement... » La grue pivote et vient agripper le crochet d'acier qui parachève l'empaquetage. Je vois les ressorts du camion ployer sous la charge : la chose est vraiment très lourde, pas loin d'une tonne, je dirais. Nom de Dieu ! ce petit bonhomme aux airs d'ectoplasme confectionne dans son garage d'énormes machins aussi pesants que sept ânes morts... Le voisin grimpe sur la plate-forme du camion qui démarre, afin de mieux surveiller, je suppose, le bon déroulement du transport. Il revient à pied une demi-heure plus tard, rentre chez lui et ferme la porte, à clé d'après le bruit. Il n'y a plus rien à voir.

Le soir toutefois, un autre camion se présente avec sur son plateau une grosse pierre, une seule, de couleur grise, une pierre brute. La grue s'en empare et vient délicatement la déposer sur le petit fardier que le voisin a fait rouler sur le trottoir. J'observe le débattement des suspensions du camion lorsqu'il se débarasse de sa charge : une tonne et demie, je dirais. Le livreur pousse le roc dans le garage-atelier. Je vois le voisin fouiller dans une poche, en sortir un billet et le donner à l'homme. Le type a l'air content, mon voisin est peut-être un emmerdeur mais ce n'est pas un radin.

Il me faut trouver un prétexte pour une visite. Je pourrais y aller à l'impromptu... Il risque de ne pas apprécier. Ou au culot, bille en tête : « Mais, nom de Dieu ! que fabriquez-vous donc jour et nuit dans votre garage ? ». Je pourrais jouer à l'andouille, sonner, lui demander mon chemin... Ouais. Je pourrais passer une

cravate, un veston et un pantalon gris et lui demander s'il connaît la bonne nouvelle... Mais les témoins de Jehova vont toujours par deux. Je pourrais... Je pourrais...

Assis devant la fenêtre d'où je guette, je multiplie les stratagèmes virtuels. En vain.

Et voilà qu'on sonne... On ne peut pas avoir la paix ! Je descends les escaliers en maugréant, ouvre la porte et tombe nez à nez... avec le voisin.

« Bonjour monsieur, je suis votre nouveau voisin. »

Cueilli à froid, je balbutie un minable « ah, bon... » et me reprends : « Que puis-je pour vous ? »

— Auriez-vous du sel, s'il vous plaît ?

— Euh... oui, oui, je vais vous en chercher. »

Je remonte quatre à quatre et redescends avec la salière.

« Voilà. Vous me rendrez ça un autre jour, il n'y a pas urgence.

— Vous êtes bien aimable, monsieur... Pourrais-je me permettre une question ?

— Je vous en prie, faites.

— Voilà. Pardonnez ma curiosité... Je vous observe depuis que j'ai emménagé... Oui, je sais, c'est déplacé, mais autant être franc, ne pensez-vous pas ?

— Je le pense également. Et je vous fais un aveu : moi aussi je vous observe depuis que vous avez emménagé.

— Je n'entends jamais de porte claquer ni grincer chez vous. À croire que vous ne quittez jamais votre logis. Travaillez-vous à domicile ou...

— En quelque sorte, oui. Je passe beaucoup de mon temps

à écrire...

— Je m'en doutais ! j'entends parfois cliqueter le clavier de votre machine à écrire et la sonnerie du chariot en bout de ligne...

— À mon tour. J'entends souvent du bruit venant de chez vous, des coups, des frottements, des raclements...

— Mon Dieu ! j'espère ne pas vous avoir dérangé.

— Non, mais je me demandais à quelle activité vous vous livriez...

— Décidément, nous semblons nous poser les mêmes questions l'un vis-à-vis de l'autre. Quant à moi, je passe ma vie à tailler de la pierre.

— Tailleur de pierre, un beau métier !

— Je suis sculpteur. Peut-être avez-vous vu le camion qui venait chercher une de mes œuvres...

— ... et celui qui, le soir, vous a apporté de la pierre, pour une nouvelle sculpture j'imagine.

— Exactement. Un superbe bloc de pierre bleue de Soignies, très prometteur... Mais parlez-moi de vos écrits.

— Je suis malheureusement en panne pour le moment.

— Ce qui ne devrait pas vous empêcher de me montrer d'autres de vos textes...

— Je vous en apporterai quelques-uns. De mon côté, j'aimerais pouvoir admirer votre travail.

— Je n'ai pas beaucoup de pièces chez moi ; la plupart d'entre elles sont bouclées dans l'entrepôt de mon galeriste.

— La peste des spéculateurs...

— Mais venez donc demain matin dans mon atelier. J'ai hâte de palper cette pierre de Soignies et de l'attaquer. J'en profiterai pour vous montrer un aperçu de mon travail. Nous déjeunerons ensemble, si vous êtes libre...

— Aucun problème.

— À demain donc. Je m'en vais saler mon œuf dur.

— À demain. »

Plus besoin d'épier ni de se mettre martel en tête. Un sculpteur ! voilà qui explique tout. Moi dont le travail se passe en deux dimensions, j'ai toujours envié ceux qui en manipulent trois, les bienheureux... Attention ! tu t'emballes, tu t'emballes, mais, finalement, tu ne sais rien de ce type. Il est sculpteur, la belle affaire ! tu pourrais tout aussi bien te prétendre capitaine au long cours, toi qui as le mal de mer sur les barquettes du bois de la Cambre. Je m'égare... Revenons-en aux faits objectifs. Premier point : cet homme est bel et bien mon voisin ; deuxième point : il porte un béret basque et des lunettes foncées. Même chez moi, il n'a ôté ni l'un ni les autres. Peut-être est-il photophobe ? souffre-t-il d'une kératite, d'un glaucome... ou couve-t-il une méningite ? Oh ! oh ! c'est contagieux, ce truc-là, non ? Je m'égare à nouveau... troisième point ; sa marche est légèrement hésitante, comme je l'ai déjà remarqué, et nécessite une canne ; quatrième point : on lui livre des blocs de pierre et on le délivre de gros objets, encore mystérieux malgré ses dires de sculpture et de galerie ; cinquième et dernier point : il mange des œufs durs, salés. Je devrais en savoir plus demain.

Au matin, je sors de chez moi, fais trois pas et sonne chez le

voisin. J'entends ses pas et le martellement de sa canne sur le sol.

« Ah ! voisin, entrez donc dans ma modeste demeure...

— Merci. Je vous suis. »

L'intérieur ne présente aucune particularité si ce n'est l'extrême pénombre qui y règne ; il a fait occulter aussi les fenêtres arrière qui donnent sur le jardin... Pourquoi alors ces sempiternelles lunettes teintées ?

« Désirez-vous manger tout de suite ou préférez-vous d'abord visiter mon garage-atelier ?

— Allons voir vos œuvres.

— Suivez-moi. »

Nom de Dieu ! il fait noir dans l'atelier comme dans un four, et je trébuche sur... je ne sais pas. Mon hôte émet un petit rire :

« Si vous n'y voyez pas assez clair, actionnez l'interrupteur, il est à droite. »

Ce que, bien sûr, je fais, et je me retrouve face à un bric-à-brac de bon aloi dans lequel je me sens tout de suite bien. Beaucoup d'outils professionnels, à main et électriques, jonchent le sol ; les tables et les chaises en sont couvertes... Le bloc livré il y a deux jours est installé sur une selle monumentale, inentamé. Il n'y a que deux ou trois sculptures mais elles me paraissent de toute beauté. Je m'approche.

« Laquelle regardez-vous ?

— La première à gauche (quelle drôle de question), l'oiseau...

— ... au bord de l'envol. J'ai réalisé cette œuvre il y a quelques années et ai toujours refusé de m'en défaire. Elle vous

plaît ?

— Beaucoup. Vous l'avez faite d'après nature ?

— D'après nature, oh ! oh ! oh ! J'en serais bien incapable.

— Excusez-moi, je suis un béotien en la matière (je ne vois pas ce que ma question avait de drôle). En tout cas, c'est très réussi, vous avez su saisir le moment où l'oiseau n'a pas encore déplié ses ailes mais est déjà dans la tension de l'envol ! Oui, j'aime beaucoup.

— J'en suis ravi. Vous en parlez fort bien.

— Et celle-là... Je lui désignais la seconde du doigt.

— Laquelle ?

— La femme assise.

— Ah ! la femme assise... J'y travaille depuis une quinzaine de jours. Je crains que ce soit elle qui ait troublé votre sommeil. Elle était rétive à sortir, j'ai dû insister. Je n'aime pas ça, mais c'est parfois nécessaire.

— Fort belle œuvre aussi. Il y a une force incroyable dans cette créature presque chétive ! Elle est alanguie mais on la sent prête à se lever et à marcher vers... son destin peut-être.

— Vous parlez comme l'écrivain que vous êtes. Mais vous avez bien vu : j'aime rendre les instants qui précèdent l'action. Ce qui m'inquiète, c'est que vous ayez remarqué cette pièce, alors que je croyais l'avoir placée de telle façon qu'elle n'attire pas l'attention ; je préfère la soustraire à l'œil avide de mon galeriste. J'aime tellement la toucher. »

La femme alanguie se trouve en effet cachée par une autre

sculpture, un volume aux courbes dynamiques, un peu trop parfaites à mon goût, et se trouve dans le coin le plus sombre de la pièce. Comme si, depuis sa cache obscure, c'était elle qui m'avait attiré.

« C'est peut-être vers moi qu'elle se prépare à avancer...

— Vous êtes un poète. Mais oui, il est probable qu'elle vous attendait. Moi aussi, d'ailleurs, je vous attendais. J'ai fait livrer des chicons au gratin, ça vous dit ?

— Parfait. Passons à table.

— Oui. Et vous me montrerez à votre tour ce que vous faites.

— Avec plaisir. »

Le repas est excellent, l'hôte charmant. Nous bavardons sculpture et littérature et de ces moments suspendus. Ce qui m'amène à relever une nouvelle coïncidence :

« Vous savez, moi aussi, j'essaie de rendre compte dans l'écriture de ces instants où rien ne se passe mais où quelque chose peut ou va se passer incessamment.

— Il semble que nous ayons beaucoup de points en commun en dehors de nos préventions à l'encontre des intrus ou supposés tels, ah ! ah !

— J'avoue m'être méfié de vous...

— Et moi alors !!!... Avez-vous apporté quelques-uns de vos textes ? »

Je sors la liasse de papiers que j'ai glissée sous ma ceinture.

« Voilà. Soyez indulgent...

— Ce n'est pas le genre de la maison. Mais je vous promets la plus grande attention. »

Et il reste là à sourire, sans faire un geste pour s'emparer des feuilles que je lui tends. J'ai l'air complètement idiot.

« Mais prenez donc !

— Ah ! ah ! Je crois qu'une petite explication est nécessaire, cher voisin.

— Une explication ? »

Que va-t-il me sortir ? Qu'il se méfie des bactéries, ce doit être son style...

Il se contente de porter la main à ses lunettes. Je le regarde, sa main, ses lunettes foncées, son béret, sa canne... nom de Dieu !

« Arrêtez, c'est inutile. J'ai compris : vous êtes aveugle, n'est-ce-pas ?

— Je me demandais quand vous alliez remarquer ce détail. Qu'est-ce qui vous a fait comprendre ?

— Votre canne : elle est blanche.

— Hé oui, elle est blanche... »

Les pièces du puzzle s'assemblent : la démarche hésitante, la pénombre constante, les lunettes... mais...

« ... mais comment faites-vous pour sculpter ?

— Hé ! hé ! Je me débrouille, comme bien des aveugles. Je travaille à l'ouïe.

— Non ?

— Si. Je vous ai dit que je ne pratique que la taille directe. Je

serais bien incapable de modeler ; l'ajout de matière, sa déformation sous la pression des doigts, tous les repentirs que permet cette technique finiraient par m'embrouiller, j'y perdrais mes marques, l'ouïe ne me serait plus d'aucun secours... Alors qu'avec la taille, qui ne permet que le retranchement, je sais toujours où j'en suis ; j'entends la forme émerger de la matière brute...

— C'est tout bonnement incroyable ! Si je vous comprends, la forme serait déjà contenue dans le matériau brut, elle préexisterait donc à votre intervention ?

— Exactement. Je ne suis que le révélateur de ce qui est enfermé dans la pierre.

— J'adorerais vous voir travailler.

— *M'écouter* travailler serait plus juste.

— Oui, vous écouter travailler...

— Revenez donc demain, j'attaquerai le bloc qu'on m'a livré. Mais à présent, à vous... Vous comprendrez qu'il va vous falloir me faire la lecture...

— Bien sûr. Je vais commencer par ce que j'écris actuellement, ce n'est encore qu'une ébauche inachevée mais elle nous concerne tous les deux :

Voilà que ça recommence ! un son irritant, saccadé mais sans rythme : des coups, des frottements, des raclements... Que peut-il fabriquer là-dedans ?

Je le revois faire son entrée dans les lieux, descendant du gros camion qui transportait ses affaires, la démarche hésitante, une canne à la main, un béret basque sur le crâne, de grosses lunettes foncées sur le nez. »

» Je n'ai pas été beaucoup plus loin.

— Notre première rencontre ! Quelle émotion que de l'entendre couchée sur le papier ! C'est bien ainsi qu'on dit, n'est-ce pas ? couchée sur le papier ?

— Oui, mais elle ne dort pas...

— Ha ! ha ! Non, elle est prête à bondir. Notre première rencontre est prête à bondir !... Vous ne riez pas ?

— Je réfléchissais... Je me demandais si l'écriture était un modelage ou une taille directe. Ou un peu des deux...

— Peut-être la révélation d'un texte encore invisible sur la page...

— Un genre de texte sympathique que le frottement de la plume ou le choc des caractères sur le cylindre caoutchouté de la machine ferait apparaître... Pas bête... »

Nous avons bavardé ainsi de longues heures sur la préexistence des formes ou des écrits, ouvrant de nouvelles perspectives à ma façon d'envisager le travail d'écriture.

« À demain donc, voisin.

— Pour ma première incursion dans la sculpture à l'oreille... Bonsoir, voisin.

— Bonsoir. »

Le voisin se lève pour me faire un brin de conduite... et je comprends que le bruit qui m'a crispé il y a quelques jours n'est autre que celui de ses charentaises glissant sur le carrelage...

Le voisin est au travail, dans un silence épiscopal. Seuls les coups, les frottements, les raclements des outils — un ciseau et un maillet, main droite, main gauche — sur la pierre se font entendre.

« Vous entendez, voisin ?

— Que devrais-je entendre, le son sec du ciseau ou celui un peu mat du maillet ?

— Je parle de la pierre. Ecoutez-la chanter, sonner...

— ... ?

— Et là, soyez attentif, une harmonique fait vibrer le bloc tout entier.

— J'entends comme un sifflement ténu...

— Vous y êtes... L'apparition d'une harmonique indique que je m'approche d'une structure sous-jacente. C'est un moment clé, passez-moi le petit maillet, s'il vous plaît.

— Le petit maillet... Voilà.

— Maintenant, j'y vais à tous petits coups ; une percussion de trop et c'est fichu... Quand vous entendrez un tintement, j'aurai atteint la forme. »

Cling !!!

« Ça y est, j'ai touché.

— Vous savez déjà ce qui va apparaître ?

— C'est encore vague... Mais j'ai ma petite idée. Bon, je continue le dégrossissage de l'ensemble. Inutile de s'attarder sur ce qui a tinté. Le gros maillet...

— Le gros maillet, d'accord.

Trois heures plus tard, le bloc de pierre laisse deviner une ébauche encore floue, les linéaments d'une œuvre...

« Je vais arrêter pour aujourd'hui. Demain, je sortirai la forme de sa gangue. Une opération que je préfère exécuter le matin. Avez-vous déjà une idée de ce qui émergera ?

— Je penche pour un personnage assis.

— Vous faites des progrès ! »

Oui, j'ai progressé. Maintenant, quand j'entends au travers des murs le choc du ciseau sur la pierre, je tente dans le même temps de visualiser la progression de son travail.

Un matin, je débarque chez lui tout excité :

« Ne me dites rien, ne me dites rien, voisin... Un acrobate, n'est-ce-pas ?

— Ah ! ah ! Bien vu, ou plutôt bien entendu, voisin. Pourriez-vous préciser ? Quel type d'acrobate ?

— Un trapéziste !

— Venez voir. »

Je le suis dans son atelier et là, un athlète, encore suspendu à son trapèze mais prêt à s'élancer dans les airs, est en équilibre sur la selle.

« Il me reste encore quelques effleurements de ciseau à effectuer, vous voyez, là, le pied, il n'est pas encore tout à fait dégagé, trop collé au socle. »

Je retourne tous les jours chez mon voisin. Mon ouïe s'est affinée au point que, de chez moi, je peux suivre chacun de ses pas glissés, déterminer l'outil qu'il empoigne, l'endroit où il frappe, pendant que se dessine la silhouette sonore de son œuvre en cours.

Je n'ai pu résister ; je me suis moi-même essayé à la sculpture à l'oreille. J'en ai déjà réalisé cinquante-cinq, toutes de belle facture, toutes parfaitement achevées... Toutes identiques : cinquante-cinq nains de jardin à brouette.

« Un nain à brouette ! Amusant...

— *Cinquante-cinq* nains à brouette !

— Oui, c'est beaucoup... mais ça fait partie de l'apprentissage. Quand j'ai débuté dans la profession, je n'obtenais que des caniches à houppette, invariablement — soit dit en passant, je déteste les caniches, surtout ceux à houppette. C'est sans doute la conséquence d'un conflit entre la musique de la pierre et quelque ritournelle mentale tapie dans les méandres de l'inconscient, une image sonore persistante. Un peu comme un membre fantôme, absent de la symphonie du corps mais dont le refrain vous hante, une sorte de — cuistrerie mise à part — morphème tapi prêt à faire irruption... Voyons, qu'éveille en vous l'idée de

nain de jardin ? Un souvenir de répulsion, de terreur, voire de désir érotique, qui daterait de l'enfance ?

— Notre famille vivait en appartement, au deuxième étage, alors, les nains de jardin... Ceci dit, quand j'y pense, il y avait, pas loin de chez nous, un beau quartier où chaque habitation disposait d'un jardinet en façade, et l'un d'entre eux abritait une foultitude de petits êtres colorés, des grenouilles, un chat, un faux puits avec sa margelle de pneus et sa poulie, une vilaine sorcière et une kyrielle de nains. Lorsque nous partions en promenade, je harcelais ma mère pour que nous passions devant « la maison des petits nains ». Ma mère résistait, elle détestait cet endroit : « C'est ridicule et de très mauvais goût... En plus on ne dit pas un *petit* nain. As-tu déjà vu un *grand* nain ? » Je la tarabustais jusqu'à ce qu'elle cède...

— Pour ma part, c'était le symétrique inverse. Ma tante possédait un caniche à houppette, un chien sournois... et qui puait ! La sale bête — Kiki l'avait-elle judicieusement baptisé — me mordait dès que les adultes regardaient ailleurs. Kiki était ma hantise. Total : quarante-sept Kiki avant que je ne me débarrasse de ce cauchemar.

» Persévérez ! Amour ou haine, peu importe. Il faut faire taire en vous cette ritournelle empoisonnée, vous en libérer. La sculpture à l'oreille n'est pas un joujou pour aveugles. C'est une école de libération mentale.

J'ai persisté, je persiste toujours. Et je fais des progrès, encore minces mais patents : plus de nain de jardin à brouette ; le dernier a une petite échelle sur le dos.